

■ Expo en vue

A NEW YORK, L'ANCIEN A DES AILES



■ Bio express

Né à Schoten en 1955, décédé à Gand en 2000, Biennales de Sao Paulo en 1987, expo solo à la Galerie Fred Lutzberger, Bruxelles, en 1987, au Smak, à Gand, en 1988, en 2008, au Musée du Dr Gattuso, à Gand et, avec Philippe Vandenberg, à la Galerie De Zener, à Aase.

■ Infos pratiques

Roberto Polo Galery, 4-10, rue Lebeau, 10000 Bruxelles, jusqu'au 23 mars, de mardi au vendredi, de 14 à 18h; samedi et dimanche, de 11 à 18h. Beau catalogue de 112 pages en couleurs, textes de Willem Elias et Ann M. Oikarinen, 38 euros, Infos : 00.303.56.50 et www.robertogallery.com

► A la galerie Roberto Polo, des dizaines de toiles, souvent monumentales, de Marc Maet.

QUI SE SOUVIENT ENCORE DE MARC MAET ? Et pourtant ! Métèque de la peinture et de l'art belge, Gandois né à Anvers, le jeune homme avait, mille des années 80, tout pour plaire et réussir, tant il apparaît maître de ses besognes et de ses couleurs, généreux en chromatismes, adepte d'abstractions franches, solides, presque monochromes. À l'instar de son ami Philippe Vandenberg, il passait avant en

mais tous les atouts d'une percée définitive. Prêtré de Jan Hoet, montré à la Biennale de Sao Paulo, aux États-Unis, partout en Europe, il avait son affluents à une époque où, copeland, et notamment en Belgique, la peinture avait perdu aura et importance. Né d'abord un peu méprisé : "sa peinture : nulle et non avenue", quand alors un conceptuel, froid, vide, reglait toutes les prévisions. Subitement, pour Maet,

le vent des mauvais jours tourna à plein régime, fruit par le tournesol. Les expositions répétées se sont appuyées, galeries et commissaires d'importance ont largué allégresse et, comme pour Vandenberg, la rose tourna carrement tournée. Une décennie durant, Maet s'accrocha, continua à peindre, à ouvrir de nouvelles plates plastiques, latta, cristaux contre les infidèles, se fit de moins en moins d'amis, s'enferma dans

Marc Maet et les clés du mystère



"Marc était très complexe, comme homme et comme artiste. Il n'était pas fou, mais il disait : 'Je serais mieux enfermé dans un couvent !'"

Karina Blanchar
(œuvre de Marc Maet) en 2008

sa misère à rehausse-poil. Finit par ne plus peindre que pour lui, torture, anéanti sans doute, mais poursuivant, envers et contre tout, le ruse maître du peintre soadeux d'apporter au monde sa lumière trop personnelle. A bout de patience, de résistance, le se donna la mort en 2000. Il avait 45 ans !

De rares expositions témoignèrent encore, ici et là, de son talent non pas resté mais incompris, délaissé. Et nul, quasi, ne vit ce que Marc Maet avait pu peindre durant toutes ces années de docteur et d'œil du monde. Un bon dix ans de peinture ignorée, mais heureusement conservée. Cette peinture que Roberto Polo ressort des limbes aujourd'hui, en des temps quand même plus amènes pour ceux qui ont encore, et plus que jamais, des yeux des hommes, des gestes ou des signes, et des couleurs, sur une toile, le monde qui lui portait en eux. Le Maet méconnu n'était plus l'expressivité ébriée de ses débuts, mais plus un peintre acquis aux tendances en vogue, requis par des élégances. Mais un artiste qui, resté aux sources de son histoire, celle des grands Flamands du siècle d'or, aux producteurs de la poésie, s'attachait d'origine aux mystères, en même temps de clairvoyances graphiques et plastiques.

Proche par l'esprit d'un Magritte, d'un Broodthaers, Maet était, amorce tentée en verve secrète, converti en allumeur de réverbères façon rebas d'images et de mots à ébréver et à déchiffrer pour qui sait les apprivoiser. Maet défendit une peinture au service de l'idée. Une vraie peinture pour de vraies idées difficiles à lire, situés en les images parfois par l'absence. Avec une écriture à lire, parfois, à l'envers (du miroir), sous les couches de pigments, ou par la bande. C'est dire à un tableau de Maet il n'est jamais donné d'avance, s'il se mirrit, cell pour cell. En avance sur son temps, Maet aura en pour souci d'exprimer des choses bœufes de contemporanéité, son quasi-à-soi. Quitte à ce que l'animateur de peinture, dont il escomptait la présence, se sente contraint de prendre à son tour le tableau à bras le corps, pour lui faire dégager des vérités volées, mots et images s'accrochant entre eux, pour agiter réflexions et humeurs, face au tableau.

Plus simplement, la plupart réalisées entre 1991 et 2000, les dizaines de toiles exposées, souvent monumentales, s'en viennent à nous anéanties d'émotions à résoudre, chacun pour soi. Belles matières, combinaisons astucieuses, objets de Magritte ou de Broodthaers - grotto, pipe, hibloquet, œuf ou monde, mots et phrases - signes symboliques à traduire à tout des images apparemment sans queue ni tête, jeux de mains et... variétés. De la vie à la mort, sexe au milieu comme en un art qui prend en compte les deux épiques et, peinture déchirante, au paroxysme du destin de Marc Maet, "Le peintre décapité", de 1997, une toile qui, éblouante, débousoie.

Roger Pierre Turin



A gauche, Marc Maet, "Bague de soufre et Potasson de mercure", 1998, acrylique sur toile, 200 x 200 cm. De haut en bas, "Le peintre décapité", 1997, acrylique sur toile, 200 x 200 cm, "Jurnal d'un peintre II", 1991, acrylique sur toile, 200 x 200 cm, et "Vastitas quatre", 1997, acrylique sur toile, 200 x 200 cm.

